

JULIETTE ALLAIS

*Plusieurs
manières
de danser*



● Roman
EYROLLES

Plusieurs manières de danser

Lilly Bootz trouve le monde exaspérant. Elle est passionnée, entière, pleine de vie et d'envies, mais son tempérament rebelle, râleur et colérique lui a encore coûté cher : à Londres, elle vient de perdre son travail et son petit ami l'a quittée...

Désabusée, alors qu'elle s'apprête à repartir pour Paris sans projet, elle fait « par hasard » la connaissance de l'inspirante et fantasque Katarina Wolf. C'est le coup de foudre réciproque. Katarina est justement à la recherche d'une assistante et propose à Lilly de la suivre à Paris, où elle anime avec son mari Walter, une école dédiée au « réenchantement ».

Lilly accepte, sur un coup de tête. Elle a l'intuition que quelque chose d'inédit se présente à elle : une rencontre qui pourrait *enfin* l'amener quelque part ! Plongée dans l'univers mystérieux des Wolf, entre planètes capricieuses, chevaux racés et inconnus masqués, Lilly ira de surprise en surprise, jusqu'à la révélation finale.



© Félicien Delorme

Juliette Allais est auteur, psycho-praticienne et gestalt-thérapeute PGRO. Formée au transgénérationnel, aux neurosciences et à la psychanalyse jungienne, elle accompagne des hommes et des femmes en quête d'accomplissement vers des places plus justes et des trajectoires plus lumineuses.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Photomontage d'après © PeopleImages/GettyImages,
© Sergei Aleshin/Shutterstock, © TonyV3112/Shutterstock, © schankz/Shutterstock
Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles

Code éditeur : 056023
ISBN : 978-2-212-56923-0

Plusieurs manières de danser

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Gaëlle Fontaine

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56923-0
Composé par Soft Office

JULIETTE ALLAIS

Plusieurs manières de danser

● Roman
EYROLLES

*À Didier Goutman,
compagnon de l'invisible...*

*Je remercie Stéphanie Ricordel, Didier Goutman,
Olga Gürel, Gaëlle Fontaine, Éric Berrut,
qui ont tous contribué, à leur manière,
au plaisir d'écrire ce livre.*

*« Soudain, je me sens le cœur léger léger
Presque trop heureux à en crever [...]*
Tous les espoirs me sont permis puisque je suis en vie. »

ÉTIENNE DAHO, *Soudain*

Prologue

Chaque fois que je repense à notre rencontre, Katarina, je me demande ce qui a bien pu vous plaire en moi, au point de m'inviter chez vous, direct.

De me présenter à votre famille et de me proposer de devenir votre bras droit.

Sans aucune hésitation, en me transmettant une partie de votre savoir d'une manière aussi large et généreuse.

Ça vous avait traversée, « comme ça ». Et hop, aussitôt dit, aussitôt fait.

Alors que franchement, *I was a mess*¹. Je n'avais rien qui pouvait faire envie ou donner confiance, avec mon caractère colérique et mes humeurs en montagne russe.

Pourtant, comme toutes les *vraies* rencontres, la nôtre a été immédiate. Quelque chose entre nous s'est scellé, à notre insu, dans l'invisible, de façon mystérieuse.

Simplement, le destin qui nous pousse les uns vers les autres, au bon moment...

Et qui nous fait prendre des chemins qui s'imposent à nous, pour peu que nous puissions les reconnaître, parfois même sans les comprendre complètement.

1. « J'étais en vrac. »

C'est de cet accord-là qu'il a été question entre nous. De cette dimension du réenchantement que vous m'avez fait découvrir : là où la vie est magique et nous pousse dans la bonne direction.

Je sais maintenant que vous avez vu, au premier coup d'œil, la personne que je pouvais devenir si je m'accomplissais *vraiment*. Parce que c'est votre don : voir ce que les êtres portent de plus élégant et de plus vivant. Sans vous laisser abuser par leurs horribles défauts et leurs manières parfois douteuses.

Vous avez senti ma richesse, ma vérité, ma force, ma sensibilité, mon originalité, mon intelligence. Toutes choses dont je n'avais *aucune idée*. Vous avez vu se dérouler toute l'histoire en un clin d'œil, comme seuls les intuitifs savent le faire. Tellement soucieux de saisir les possibles et de capter les êtres en devenir.

Vous avez deviné, derrière la rage, l'endroit qui respire et la joie qui explose.

C'est ce regard qui m'a sauvée.

Sauvée de l'ennui et de la stagnation. Du vide et du désincarné. De ce qui n'a pas de sens.

Est-ce que, tous, nous avons droit à une seconde chance ? Une deuxième vie pour recommencer à zéro ? Et, pourquoi pas, une troisième ? Une quatrième ?

Aujourd'hui, je le crois. Je le sais.

Parce que quelque chose en nous va vers le progrès. Parce que tous les ruisseaux donnent des rivières et que toutes se jettent inlassablement dans la mer.

Parce que la vie est riche de multiples offrandes et qu'elle nous attend au tournant d'un avion qui ne se prend pas, d'un train en retard, d'une rupture de trajectoire, qui nous propulsent enfin vers ce qui nous habite au plus profond.

La liberté et l'accomplissement. La joie. Le vivant.

Walter, votre mari et complice, appelle ça la « flamme intérieure » : le feu, imprévisible, chaleureux, puissant, qui prend toutes les formes, qu'on ne peut pas dompter.

Oui, nous avons toutes et tous un peu de ce feu à l'intérieur de nous.

Et il nous appartient de l'entretenir.

Avec conscience, avec révérence.

Parce que c'est l'endroit de nous le plus essentiel.

What else ?

Kiffe ta *life*, Lilly!

1

Ouais, t'as raison!
Le monde est *beau*.
C'est TOUT À FAIT ÇA, mon vieux!

Quel abruti. Le gars avait dû être coincé dans une grotte, depuis deux siècles, et là, il venait juste de refaire surface... Je sentis la colère monter. Non, le monde n'est pas beau, Walter Wolf! Tu te goures, là! Tu te mets la tête dans le sable, jusqu'aux orteils. Et je me demande où tu crèches pour dire des conneries pareilles...

Je me tournai vers ma voisine et lui agitai le magazine sous le nez en ricanant :

— Le gars de l'article, là, y pige que pouic! Quel vieux schnock! Faudrait lui payer un aller simple pour Tchernobyl, non ?

La femme assise à côté de moi jeta un œil en direction du journal et se replongea immédiatement dans sa lecture. Pour une raison inconnue, je l'asticotai de nouveau. J'avais besoin de ventiler mon agressivité. Je n'en pouvais plus d'attendre dans cette salle d'aéroport, moche et aseptisée, le nez sur cette immense verrière oblique et le ballet incessant des avions qui décollaient sans nous depuis des heures. Il fallait que je m'en prenne à quelqu'un.

— Vous trouvez que le monde est beau, vous ?

C'est là que vous avez tourné la tête vers moi. Et que j'ai vu, pour la première fois, ce regard profondément animé qui est le vôtre.

Il y a tant de choses dans votre regard, Katarina. De la beauté, de l'intelligence. Une espèce de folie. Maîtrisée. De la bonté, de l'amour, de la joie... Je n'avais jamais vu ça avant.

Vos yeux se sont posés sur le magazine avec une douceur amusée.

— Parfois oui, parfois non.

J'étais tellement captivée par votre visage que je ne me souvenais même plus de ma question. Ah oui, le monde...

Moi, je le trouvais sinistre, violent et terriblement triste. J'essayais de tenir tant bien que mal, mais en ce moment je me sentais dévisser. Plus de boulot, plus de mec. Et pire encore. Oui, *le pire* m'était arrivé de ce qui pouvait m'arriver à moi. Mais je préférais ne pas en parler.

Une voix suave susurra dans le micro que le vol vers Paris était annulé, genre «les gars, c'est *la* meilleure nouvelle de la journée, vous êtes vernis». Bien sûr. J'aurais dû m'en douter : cette semaine serait merdique jusqu'au bout. J'étais coincée dans cette saleté de ville, sans nulle part où aller, avec ma valise et mon blues de *frenchie* à la con.

Vous vous êtes levée et vous m'avez regardée fixement.

— Bon. Puisqu'il nous faut rester à Londres, pourquoi ne pas dîner ensemble ? Ça nous donnera l'occasion d'approfondir le sujet, avez-vous lancé en pointant le menton vers le journal que j'avais balancé dans la poubelle.

Je réfléchis. Je n'avais rien de mieux à faire, c'était sûr. Ceci dit, je n'étais pas *du tout* d'humeur à socialiser.

— Je ne sais pas. J'ai juste envie de mordre ou d'aboyer. Je risque de ne pas vous montrer mon meilleur profil.

— Rassurez-vous : je n'ai plus peur de grand-chose. Et surtout pas de la rage... Allons, prenons un taxi et faisons connaissance. Ou pas ! avez-vous ajouté en souriant, prudente.

Votre assurance simple et tranquille. Votre grand manteau noir.
Une apparition. Une fée, pensai-je.

Je m'engueulai aussitôt. Mais arrête, putain! Y a pas de fées, ma poule, y a pas de trolls, y a pas de lutins... Allez, atterris! On est au vingt et unième siècle à London! Pas dans la quatrième dimension, où les licornes dansent avec des lions blancs au rythme langoureux des guitares au clair de lune. Ta ta li, ta la, ta la...

Tu le sais ça, Lilly, non? Fous-toi ça dans le crâne, une bonne fois pour toutes. Cesse de résister, bon sang!

Accepte. Introduis un peu de bouddhisme ou de je ne sais quoi dans ta vie qui te fera lâcher prise, allez. Il n'y a aucune, je dis bien AUCUNE magie sur terre. *Nada. Nothing.* Rien.

Eh bien, Katarina, vous allez m'apprendre que j'avais tout faux.

2

Si, si. Il y avait bien quelque chose comme ça, quelque part...!

Un monde merveilleux. Celui dont je rêvais.

J'en crevais, de ne pas pouvoir y faire mes petites incursions. Comme si je n'avais plus d'oxygène. Comme si j'étais une créature d'un autre monde qui aurait perdu ses semblables.

Pour je ne sais quelle raison.

C'est bizarre, je sais. Je suis née dans une maternité parisienne. J'ai trente ans et pas de nageoires, pas d'ailes, pas non plus de baguette ou de chapeau pointu, turlututu. Absolument rien qui me distingue de tous les autres êtres humains. Sauf que, moi, la magie me manque terriblement.

Et que ça me désespère de ne pas trouver, quelque part, une armoire qui donne sur un autre monde, comme Lucie¹.

Alors, quand vous êtes arrivée dans ma vie, Katarina, j'ai commencé à mieux respirer. Pourtant, ça avait plutôt mal démarré.

Nous étions installées à Chelsea, dans un petit restau très coquet où vous aviez vos habitudes. Et tout de go, vous m'avez annoncé : — Le Walter, là, du magazine... Il faut que je vous le dise tout de suite : je le connais.

1. C. S. Lewis, *Les Chroniques de Narnia*.

Merde. Respire, Lilly. Ne bronche pas.

— C'est mon mari.

Oh, purée.

Là, ça s'est mis à gigoter dans ma tête. Pourquoi cette invitation au restau, alors ? C'était quand même bizarre, non ? Et si elle voulait se venger de ce que j'avais dit ? J'ai eu la trouille. Y avait tellement de cinglés dans cette ville. Peut-être qu'elle était psychopathe ? Et puis, si ça se trouve, c'était pas son mari et elle avait tout inventé ? Vous avez éclaté d'un rire cristallin qui a tout effacé.

— C'est votre mari ? Le Positive Man, là ?

— Eh oui !...

— Alors, il faut qu'on recommence tout à zéro, dis-je en levant mon verre de vin.

Vous avez trinqué avec moi.

Et là, j'ai tout déballé. J'en avais besoin, c'est sûr. Il fallait que quelqu'un finisse par m'écouter. Pour partager mon désespoir. De m'être fait jeter, d'avoir perdu mon boulot, de me sentir seule au monde. D'être cette grosse nulle de Lilly Bootz qui n'arrivait jamais à rien. Et, tout au fond... Je n'arrivais même pas à « y » penser, tellement « ça » me donnait la nausée. Non, « ça », je ne pourrai pas en parler. Je l'enfoncerai dans les profondeurs de mon cerveau, là d'où aucun souvenir ne remonte jamais. Point barre. Et le premier qui essaierait de faire allusion à « ça » serait balayé de mon univers, *illico presto*.

Vous deviez avoir l'habitude de ce genre de confidences, Katarina, parce que vous n'avez pas bronché. Vous m'avez écoutée, comme si tout ce que je déblatérais avait un profond intérêt pour vous. Que vous me connaissiez depuis toujours. Que j'étais importante. J'avais rarement connu ça. Et je m'en méfiais, d'ailleurs. Mais là, j'ai su que ce n'était pas la peine. Vous en aviez vu, vous aussi. Autant que moi, et bien plus. Et

rien ne vous faisait peur. D'ailleurs, vous me l'aviez dit, tout à l'heure : « Je n'ai plus peur de grand-chose. » Cette petite phrase s'était insinuée en moi et une porte s'était ouverte, sans que j'oppose la moindre résistance. Une porte depuis longtemps verrouillée de l'intérieur, barricadée. Un vrai mur de béton. Personne ne foutrait jamais les pieds derrière. En tout cas, c'est ce que je croyais.

— Et maintenant, Lilly, vous avez envie de quoi ?

— De rien. Je vais rentrer à Paris et on verra.

— Vous avez de la famille ? Des amis ?

De la famille, pour le coup, j'en avais. Un frère adorable qui vivait avec une espèce de tyran. Et des parents très occupés. Pas d'amis.

— Je ne suis pas hyper sociable, vous savez.

Vous avez hoché la tête :

— Je ne sais pas ce que ça veut dire « sociable ». Chacun a son propre système pour entrer en contact. Et des besoins différents, non ? Vous, Lilly, de quoi avez-vous besoin pour communiquer avec les autres ?

Difficile de répondre à ça.

— J'aime quand on se comprend sans se parler. J'aime que l'autre me devine.

Vous avez sorti de votre sac un petit calepin noir brillant et un crayon-feutre. Et sans plus faire attention à moi, vous avez dessiné quelque chose, d'une main rapide et assurée. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a donné de l'espoir. Et puis, j'ai vu ce que c'était. Un petit cheval. Ma nausée est remontée d'un coup. Je vous ai regardée avec colère :

— Pourquoi vous faites ça ?

Vous n'avez rien répondu. Pas le genre à répondre directement aux questions, Katarina Wolf. Plutôt à taper dans le mille,

directement où ça fait mal. J'ai failli vous balancer mon verre dans la figure. Et éclater en sanglots. Cette image me retournait l'estomac. Et je ne comprenais pas comment vous saviez.

Car vous saviez, c'était évident. Vous saviez, quelque part, à l'intérieur de vous, à quel point j'étais triste et pourquoi. Je n'avais rien dit de ça. Mais vous l'aviez capté. Et dessiné. Et ce geste-là m'a explosé à la figure, parce que ça venait toucher une blessure encore trop fraîche. Plus tard, j'ai compris que c'était une invitation à vous parler. Votre manière à vous de vous approcher de moi, doucement. Pour que je puisse déposer ce qui me faisait tellement mal. Mais là, je me suis cabrée comme un cheval fou.

J'ai immédiatement descendu le rideau de fer. Bloquer le passage, à tout prix. Non, même vous, avec vos yeux de renard et votre voix mystérieuse, vos mains fines, votre présence chatoyante. Même vous, Katarina Wolf, vous n'entrerez pas.

J'ai fait comme si je n'avais rien vu et j'ai changé de sujet.

Le lendemain, nous avons pris l'avion ensemble.

Vous m'avez offert une seconde chance.

Une autre vie, vous avez dit, plus belle et plus lumineuse. Je n'y ai pas cru tout à fait. Depuis toujours, c'était la merde. Pourquoi est-ce que ça changerait, comme ça, d'un coup ? Vous avez balayé ma réticence d'une main ferme sur mon bras :

— Le soleil se lève tous les matins, non ?

Pas faux.

— On n'est jamais coincé dans le noir pour toujours.

J'ai noté cette petite phrase dans un coin de ma tête.

Ça m'a fait du bien.

3

A lors, une vie plus belle et plus lumineuse, ce serait comment ?

De la liberté, des chevaux, une vraie famille. Un truc auquel croire.

— Pas d'homme là-dedans ?

— Non, j'en ai assez. Ça ne m'intéresse plus.

Un homme ? Surtout pas. Déception, trahison, ennui. Emmerdements. Jamais rien de bon. Il y a des gens qui trouvent jamais « chaussure à leur pied ». Y doivent avoir des pieds tellement spéciaux que, laisse tomber, on fait pas de godasses pour eux. C'est tout. Ils ont qu'à marcher pieds nus. Moi, je me préparais à marcher pieds nus toute ma vie.

— « Un truc auquel croire », dites-vous ? Alors, j'ai une proposition à vous faire : j'ai besoin d'une assistante, pour me seconder dans mes multiples activités. Une personne de toute confiance, avec un caractère suffisamment fantasque pour entrer dans un univers un peu inhabituel.

Vous avez marqué une pause et vérifié que j'étais toujours là. J'étais captivée. Alors, vous avez repris :

— Quelqu'un qui ait une vraie affinité avec le merveilleux, le monde des symboles, la mythologie et tout ce qui s'ensuit. Et je sens ça chez vous, Lilly ! Ça vous tente ? À moins que vous n'ayez

autre chose en tête en venant à Paris, mais j'ai cru comprendre que non...

Vous aviez vu juste : je n'avais rien de rien en tête. Je ne savais absolument pas ce que j'allais devenir.

— Eh bien, c'est peut-être le moment pour vous de prendre un autre chemin, puisque vous n'avez rien à perdre, et de vous lancer dans l'inconnu ? Vous m'avez dit que vous êtes Bélier : ça devrait vous plaire de tout redémarrer à zéro... Je me trompe ?

— Oui, c'est vrai, j'adore cette idée, ai-je confirmé. D'ailleurs, j'ai déjà changé de trajectoire plein de fois. Mais pour l'instant, je ne suis nulle part ! Alors, pourquoi pas ? De toute façon, je suis ouverte à tout dès lors que je me sens en confiance. Mais, vous savez, j'ai ajouté, un peu tristement, je n'ai AUCUNE notion sur ce dont vous me parlez ! J'ai toujours été nulle à l'école. J'ai jamais rien voulu apprendre.

— Ça tombe bien, avez-vous rigolé, ça n'a aucun rapport.

Puis, vous m'avez regardée intensément :

— Vous êtes d'accord, alors ?

Bien sûr que j'étais d'accord ! J'ai senti votre joie et j'ai vu vos yeux briller. Nous avons topé là pour sceller notre alliance.

C'est à ce moment précis que nous sommes arrivées en taxi devant chez vous. Et que, du coup, je ne vous ai pas quittée sur le trottoir en vous disant adieu, comme je m'y étais pourtant préparée depuis la veille au soir. Je me souviens du soleil, ce jour-là. La lumière d'automne irradiait. L'air sentait bon le frais. Dieu sait que je détestais Paris, mais avec vous, cette ville m'accueillait comme une vieille amie. Je me suis dit que vous étiez riche. J'ai compris par la suite que votre allure royale reflétait un profond sentiment de légitimité qui n'avait rien à voir avec votre compte en banque. Mais me voir parachutée rue Richelieu, à côté de la Comédie-Française, alors que je n'avais

plus un centime en poche, avait un goût bizarre. Peut-être me sentais-je bien moins légitime que vous.

Votre appartement vous ressemblait. Des étoffes colorées, des objets étranges, de vieux bibelots. Des tableaux. De la lumière et de la beauté. J'en avais vu des intérieurs de riches, formatés, conventionnels, ennuyeux à mourir. Ce n'était pas comme ça chez vous. Vous m'avez fait visiter quelques pièces « pour commencer » : un très grand salon tout lambrissé, avec un divan blanc qui n'en finissait pas. Des tapis, des lampes dans tous les coins, des rideaux magnifiques. Des coussins partout. La salle de bains à l'ancienne remplie de plantes vertes. La cuisine aux murs de brique rouge, qui donnait sur une espèce de grand jardin d'hiver à trois étages, avec une verrière comme dans les serres équatoriales, un truc de ouf. On s'est installées au bar américain, qui séparait la cuisine de la salle à manger et vous m'avez fait un café. J'avais l'impression de rêver et je me sentais gagnée par une sorte d'euphorie.

— Walter ne va pas tarder, m'avez-vous prévenue.

Car vous ne viviez pas seule dans ce paradis. Mister Positive Man avait une place à vos côtés. L'idée de le rencontrer m'irritait un peu, je l'avoue. Je m'attendais à une espèce de gros gars un peu mou, qui allait m'expliquer que nous étions tous frères, et que, si nous tenions tous la main, de jolies fleurs allaient pousser joyeusement autour de nous. Lalalala. Pouet pouet.

J'ai entendu un rugissement. Et Walter Wolf est entré. La même force que la vôtre. Exactement. Je n'avais encore jamais vu ça : ce gars, c'était de la dynamite. Rien à voir avec le mollusque que j'avais imaginé. En réalité, il cadrerait parfaitement avec vous. Une belle allure, des cheveux blancs un peu longs, façon crinière, et beaucoup d'énergie. Il me serra la main. Son visage intelligent et rieur me plut tout de suite. C'était un comme ça dont j'avais rêvé, en plus jeune. Mais ça se faisait plus depuis longtemps.

Rupture de stock. On n'en demandait pas assez probablement... Alors, «le monde est beau», c'était lui? Pourtant, il avait l'air de tout sauf d'un imbécile. Comment pouvait-il penser des trucs pareils?

— Walter Wolf.

— Lilly Bootz.

Je n'en dis pas plus. Je me réservai pour plus tard.

Vous avez mis les pieds dans le plat.

— Lilly a commencé par avoir une mauvaise opinion de toi, avez-vous attaqué. À suivre!

Walter rit de bon cœur. Ça devait lui arriver souvent.

Plus tard, quand j'ai mieux connu toute l'histoire de la famille, je m'en suis voulu. D'arriver comme ça avec mes gros sabots de meuf qui n'y connaît rien mais qui a un avis sur tout. Je me suis sentie un peu honteuse. Mais, à ce moment-là, je n'avais aucun complexe, tellement j'étais désinhibée par l'excitation.

— Si le monde est beau, comme vous dites, moi, je m'appelle Shakira. Le monde est une merde.

À voir l'air consterné de Walter, je sus que j'avais perdu toute crédibilité à ses yeux. Il secoua la tête et regarda sa femme sans rien dire.

— C'est qui «chat qui rat»? interrogea une voix fluette venant de la terrasse.

— Une bombasse qui déchire, répondit Walter, du tac au tac.

Bien joué. Je rigolai franchement. Je détestais Shakira.

La glace était brisée.

Vous avez sorti le champagne et les flûtes. La voix de la terrasse se matérialisa sous la forme d'une jolie brune, d'une vingtaine d'années environ, aux cheveux coupés très court. Elle se présenta:

— Tatiana, et vous êtes ?

Vous m'avez présentée :

— Lilly Bootz, ma future assistante.

Choc chez Cheveux Courts. Elle me dévisagea comme si j'étais une espèce de grosse bouse. Ça n'allait pas être facile avec elle, je le vis tout de suite. Normal : c'était votre fille.

4

Le lendemain matin, fraîchement levés, Walter et moi prenions notre petit déjeuner comme de vieux amis, dans la jolie cuisine de brique rouge. La fenêtre ouverte sur le jardin d'hiver, très joliment jonché de petits meubles Art nouveau, attirait irrésistiblement mon regard : de foisonnants palmiers y déployaient leur feuillage avec insolence, le tout créant une atmosphère rétro qui me plût immédiatement.

— Alors, donc, pour vous, Lilly, le monde est une merde...

Walter enfonça deux tartines dans le grille-pain d'un geste sec et se tourna vers moi.

— Ben oui. C'est ça que je pense. Désolée si ça ne vous plaît pas.

— Non, ça ne me plaît pas.

Walter se découpa une part de cake avec application.

— Vous connaissez mon métier ?

— Oui, j'ai lu un article sur vous dans *Men at Work*, figurez-vous. Vous êtes un genre de gourou.

Pour moi, un gars qui expliquait la vie aux autres, c'était forcément un gourou. Ou un psy. Ça ne me disait rien qui vaille. Je pensais par moi-même depuis toujours. Et j'avais raison, la plupart du temps.

— Vous ne croyez pas, Walter, que les gens sont assez grands pour se faire *leur propre opinion* sur les choses ?

— Bien sûr que si ! Et c'est ce que j'encourage par-dessus tout. Mais une opinion, voyez-vous, peut être le fruit d'une vraie démarche intérieure ou au contraire une croyance idiote, héritée depuis des lustres.

Il fit une pause. Et me regarda droit dans les yeux.

— Et je ferais bien le pari que votre phrase sur le monde tient plutôt de la deuxième catégorie. Bon, je file, j'ai des gens à mettre sous emprise.

Positive Man ne manquait donc pas d'humour...

Ce n'était pas le premier à essayer de me faire changer d'avis sur ma vision de la vie. D'autres s'y étaient déjà cassé les dents. Il y avait quelque chose en moi qui résistait profondément. *Je ne voulais pas faire partie de ce monde tel qu'il était.* Toutes ces histoires de verre à moitié vide ou plein me tapaient sur les nerfs. Du reste, je m'étais fait larguer pour ça.

— Tu es tellement négative, Lilly. Tellement féroce. Fais un effort pour t'ouvrir au monde et accepter la réalité ! Moi, je n'en peux plus de ce que tu dégages. Tu me tires vers le bas.

Je repensais aux derniers mots de mon ex londonien, avec qui je venais de passer six mois plutôt houleux, après un démarrage passionné vite retombé en poussière. Ils résonnaient encore dans ma tête. Négative, féroce... Mais bon Dieu, Michael, comment fais-tu pour vivre, toi ? Qu'est-ce qui te donne la force d'espérer, de te lever le matin, de croire en l'être humain ? Celui précisément qui zigouille la planète, méthodiquement, jour après jour ?

Je n'avais pas toujours été comme ça. Sur le bureau de mon père trônait une photo de moi, riieuse et lumineuse. J'avais cinq ou six ans. C'était le bon temps... Qu'est-ce que j'avais perdu ? Pourquoi tout s'était-il obscurci ? J'y comprenais que dalle. Et maintenant ? J'avais atterri chez qui, au juste ? Je m'étais précipitée dans vos bras et ceux de votre mari, mais je ne savais rien

sur vous. Qu'est-ce que j'espérais ? Que vous me sortiez une jolie baguette magique et que vous transformiez ma petite vie bien pourrie en une grande épopée féerique ? Oui, peut-être bien... En aviez-vous le pouvoir ? Bien sûr que non. Et pourtant, j'y croyais. Mieux, je le voulais. Je le voulais tellement que ça allait peut-être bien finir par arriver.

En attendant, j'avais du boulot. Après le petit déjeuner, vous m'aviez mise au jus. J'aurais plein de nouvelles choses à apprendre sur ces domaines dont vous m'aviez parlé : symbolique, mythologie et *tutti quanti*, et vous comptiez sur moi pour que je m'y mette.

— Katarina, qu'attendez-vous de moi exactement ?

Même si j'avais compris que vous ne faisiez pas un truc ordinaire, je m'attendais à devoir faire de la comptabilité, par exemple, et ça me rendait un peu nerveuse, vu mon incompetence crasse avec les chiffres. Ou bien du secrétariat. Assistante, fallait pas trop rêver : ce serait quand même sûrement une série de tâches de ce genre-là. Simplement, je serais dans un autre environnement, plus *friendly* que celui que j'avais connu jusque-là. Je n'ai pas tardé à me rendre compte que j'étais complètement à côté de la plaque : vous ne cherchiez pas un sous-fifre qui prenne vos rendez-vous, réponde au téléphone à votre place et mette à jour vos calepins. Non. Vous vouliez me transmettre une partie de votre savoir, pour que je m'imprègne de ce que vous faisiez. Et que je puisse être un genre de bras droit, en quelque sorte. Un bras droit autonome, intelligent et créatif, avez-vous ajouté. Et tout le temps de mon apprentissage, vous pourriez m'héberger chez vous : nourrie, logée et formée. Pour que ce soit équitable, je pourrais faire quelques traductions pour Walter, par exemple : il avait envie de publier ses livres en anglais. Et vous pourriez même me verser une petite avance pour que la transition vers mon nouveau métier se passe le mieux possible pour moi.